

tion d'une nouvelle langue critique. Le passage concernant André Breton est particulièrement convaincant.

Ce volume pose donc quelques-unes des bases nécessaires à une réflexion sur Rimbaud poéticien, qui seront sans doute reprises et développées à l'avenir par la critique littéraire, permettant une meilleure compréhension des projets et réalisations de Rimbaud.

Yann Frémy

Sophie-Valentine BORLOZ, « *Les Femmes qui se parfument doivent être admirées de loin* », *Les odeurs féminines dans Nana de Zola, Notre cœur de Maupassant et L'Ève future de Villiers de L'Isle-Adam*, Postface de Marta Caraion, Lausanne, Archipel, 2015, 108 p.

Alors que les romans du XIX^e siècle sont souvent envisagés dans leurs rapports aux différents aspects de la culture visuelle, Sophie-Valentine Borloz propose d'ouvrir la lecture de ce corpus à l'exploration d'autres sensorialités, en prêtant une attention particulière à la notation des odeurs. Loin de se borner à un relevé thématique des allusions ou métaphores impliquant l'olfaction, l'auteur entreprend l'analyse de leurs enjeux dans la société et la littérature de la seconde moitié du XIX^e siècle et, plus particulièrement, de la période fin-de-siècle. Elle ancre ainsi ses analyses littéraires dans une recherche relevant de l'histoire culturelle, de manière à mettre en évidence des liens entre les sources littéraires et le discours sur l'odeur développé à la même époque, notamment par les écrits médicaux. Pour comprendre les enjeux de l'olfaction dans la littérature de cette période, Borloz s'attarde souvent sur l'étude de la critique littéraire : l'importance des odeurs dans la réception critique des œuvres littéraires non seulement enrichit, mais aussi valide la pertinence de ses recherches. On apprend ainsi que, dans une conférence de 1889 intitulée « Les odeurs dans les romans de Zola », Léopold Bernard relayait le propos de médecins ayant observé la sensibilité olfactive accrue de l'écrivain. Comparée à celle du XIX^e siècle, la critique actuelle semble souffrir d'une véritable anosmie, qu'il s'agit de dépasser

pour mieux saisir une époque durant laquelle, en raison notamment des progrès de l'hygiène et de l'industrie de la parfumerie, l'olfaction s'impose comme une préoccupation médicale importante et un enjeu commercial majeur.

Si les sources premières sur lesquelles se fonde l'aperçu historique qui introduit l'ouvrage sont nombreuses et variées, l'attention et les analyses se focalisent ensuite sur trois textes dans lesquels les odeurs et les parfums jouent un rôle capital : *Nana* de Zola, *Notre cœur* de Maupassant et *L'Ève future* de Villiers de L'Isle-Adam. Borloz appréhende la façon dont chacun de ces ouvrages se confronte au défi que les odeurs, fugitives et rétives à la description, constituent pour la littérature. Elle met ainsi en évidence des éléments propres à la poétique de ces auteurs, mais aussi à celle du naturalisme et souligne le rôle des parfums dans l'esthétique fin-de-siècle. L'auteur place ensuite ces ouvrages en perspective avec les nombreux enjeux culturels associés aux odeurs, mais aussi avec l'ensemble du discours sur l'odorat dont l'histoire, au XIX^e siècle, est déjà ancienne. Les enjeux envisagés sont nombreux, on compte parmi eux la catégorisation sociale fondée sur l'odeur de l'individu et de son milieu, le rôle des produits de toilette parfumés dans la définition de la zone d'intimité d'une personne, le caractère toxique et les effets narcotiques de certaines odeurs, la réprobation dont font l'objet les parfums riches en essences animales, etc.

Cependant, l'auteur remarque avec justesse que les préjugés sur les odeurs et l'olfaction ne sont jamais aussi forts, au XIX^e siècle, que lorsqu'il s'agit des femmes. C'est pourquoi Borloz recentre son essai sur le lieu commun qu'est l'*odor di femina* à l'époque concernée. Véritable lieu de pouvoir, la sphère intime et olfactive fait l'objet d'un contrôle rigoureux. En effet, les trois textes étudiés marquent une gradation dans l'exercice d'une domination sur les femmes qui s'exerce à travers les odeurs. Ainsi, l'auteur débute sa démonstration par la figure de Nana, dont les effluves ont raison de Muffat et de sa fortune ; puis elle poursuit avec celle de Mariolle, personnage de Maupassant, qui ajuste sa maîtresse à ses goûts olfactifs et, enfin, elle termine par celle d'Edison qui crée l'odeur de l'Andréide Hadaly.

À l'issue de la lecture de cet essai d'une centaine de pages, reste le sentiment qu'il y aurait encore beaucoup à dire et que cette étude mériterait d'être prolongée, notamment à travers les nombreux éléments de corpus évoqués au fil des analyses. Mais cet ouvrage, tiré d'un mémoire de master, ne prétend pas à l'exhaustivité et marque le début de recherches aussi prometteuses que nécessaires. En effet, comme elle le souligne dans une introduction justement intitulée « Mise au parfum », Borloz appuie sa démarche sur une actualité de la parfumerie qui met toujours plus en valeur, notamment dans le choix des noms de parfums ou dans la description du processus de création, ses liens avec la littérature qu'elle fait remonter au XIX^e siècle. Mais le travail de Borloz s'inscrit surtout dans une actualité de la recherche dont témoignent le développement, dans le domaine anglo-saxon, des *Sensory studies*, ainsi que, dans le domaine français, la publication récente de plusieurs ouvrages majeurs, dont *La Fabrique des parfums : naissance d'une industrie de luxe* (Vendémiaire, 2015) de l'historienne Eugénie Briot et *Philosophie de l'odorat* de la philosophe Chantal Jaquet (PUF, 2010) qui a également dirigé un ouvrage collectif intitulé *L'Art olfactif contemporain* (Classiques Garnier, 2015). L'essai de Sophie-Valentine Borloz constitue donc une contribution importante à un domaine de recherche en pleine expansion, mais encore trop peu exploré par les études littéraires.

Érica Wicky

Hugo FRIEDRICH, *La Pensée anti-romantique moderne en France (1935)*, trad. fr. Aurélien Galateau, édition de Clarisse Barthélémy, préface de Frank-Rutger Hausmann, Paris, Classiques Garnier, 2015, 293 p.

Familier du public français pour ses ouvrages classiques sur Montaigne et sur la poésie moderne, le romaniste Hugo Friedrich (1904-1978) contribua également à ce qu'on appellerait aujourd'hui l'histoire intellectuelle du temps présent. Les auteurs qu'il étudie dans *La Pensée antiromantique moderne en France*

sont en effet, pour nombre d'entre eux, encore actifs au moment où paraît l'ouvrage. Ce choix résolu d'un sujet d'actualité ne doit pas induire en erreur, l'intention du romaniste étant moins d'attiser les polémiques que de remettre en perspective les discours antiromantiques de son temps.

Issu d'une thèse d'habilitation publiée en 1935, l'ouvrage offre un riche panorama des controverses idéologiques en France, principalement au tournant des XIX^e et XX^e siècles (de Brunetière, Maurras ou Bourget à Valéry, Gide ou Benda), mais sans s'interdire des incursions souvent éclairantes dans les décennies antérieures (chez J. de Maistre ou Sainte-Beuve). L'ampleur du corpus tient au parti pris, explicité dès les premières pages, de ne pas considérer la question romantique « en se confinant à des sphères purement littéraires ». Ce point de vue étriqué empêcherait de prendre la mesure du phénomène antiromantique dans toute son ampleur. Ainsi, au lieu de reprendre à son compte les « catégories sommaires » polarisant les polémiques des années 1920 sur la valeur du romantisme, Friedrich met l'accent sur la dimension globale, totalisante d'un réquisitoire qui vise, sous le nom de romantisme, « un type général de comportement humain ». Comme il l'annonce dans une formule qui pourra dérouter au prime abord, « dans cette polémique, *romantisme* signifie aussi bien *symbolisme* ou *littérature décadente* ».

Cet élargissement éclaire l'acception à la fois très souple et souvent contestable du romantisme envisagé au miroir de ses détracteurs. Car l'histoire de l'antiromantisme est d'abord celle des projections auxquelles le nom même de *romantisme* a servi de support. Comme le rappelle une brève digression méthodologique au sein d'un important chapitre consacré à Renan, « l'histoire des idées n'est pas seulement l'histoire de leur production mais aussi celle de leur réception ». Or celle-ci est n'est guère soucieuse d'exactitude historique quand sa visée est essentiellement polémique. L'historien ne cache pas avoir pris au sérieux des corpus où « le romantisme n'est que partialement compris et donc mal compris », mais c'est pour mieux légitimer son choix : on peut en effet se demander, explique-t-il, « si le malentendu ne joue pas un